

Nicolas Bendrihen

Le trou noir *

Je suis parti du trou noir – pas seulement pour cette intervention, mais dans la psychanalyse ! En effet, l'inconscient dans la cure s'est pour moi présenté sous sa forme la plus inaccessible, d'emblée. Lors de la toute première séance avec celui qui a été mon premier analyste, il me fut impossible de lui dire pourquoi je venais. En sa présence, physique, cette séance attendue depuis longtemps ouvrait sur un vide plutôt énigmatique : je ne savais pas, je ne savais plus pourquoi j'étais là. Je pus seulement articuler : « C'est le trou noir », à quoi me fut rétorqué : « Le trou noir, c'est l'inconscient. » Fin de la première séquence !

Cette figure du trou noir m'est revenue avec les références à la science que sème Lacan dans cette dernière leçon du séminaire qui nous occupe, *Encore*. Une part importante de la physique se concentre sur l'exploration et l'élaboration d'un savoir des corps célestes et de l'univers, élaboration pour laquelle il faut postuler l'existence d'une partie invisible, la fameuse matière noire, irreprésentable et imprenable, mais nécessaire conceptuellement, jusqu'à présent en tout cas, pour décrire l'univers ; je vous renvoie au fameux *Discours sur l'origine de l'univers*¹ d'Étienne Klein, qui était venu nous parler à l'École en 2011. Ce trou noir, insaisissable mais pourtant là, m'évoque irrésistiblement une des figures du savoir imprenable sur lequel nous travaillons dans ce séminaire.

Der Arbeiter

Vous avez peut-être vu, toujours dans le champ de la science, la couverture du magazine *Ciel et Espace* de mars 2013, avec Cédric

* Intervention faite à Paris, le 16 mai 2013, dans le cadre du séminaire de l'EPFL « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ».

1. É. Klein, *Discours sur l'origine de l'univers*, Paris, Flammarion, 2012.

Villani en couverture, titrant « La matière noire, je n'y crois pas ² ! » Villani est un brillant mathématicien, directeur de l'Institut Henri-Poincaré de Paris, décoré en 2010 de la médaille Fields – décernée tous les quatre ans à tout au plus quatre mathématiciens de moins de 40 ans ayant produit des avancées significatives dans la discipline. On peut parcourir le chemin de l'avancée qui l'a mené à cette suprême distinction dans un étrange ouvrage qu'il a fait récemment paraître, au titre superbe : *Théorème vivant* ³. Ce titre lie une des figures les plus abouties et formelles du savoir, le théorème, avec le réel de la vie. Je crois que ce n'est pas sans lien avec ce qui nous occupe.

Le problème résolu par Villani est une application du théorème de Landau, un des champs d'étude privilégiés par ce chercheur, une de ses « marottes », comme il le dit dans une interview récente au *Monde* ⁴ : « Le problème sur lequel je rêverais de faire des avancées [...] c'est celui des transitions de phase, ces passages entre deux états, comme celui entre le liquide et le gaz en fonction de la température [...] c'est fascinant. »

Ce problème a à voir avec ce qui fait tenir les corps ensemble, mais les corps élémentaires. C'est sur l'état, l'équilibre et surtout les interactions des particules de matière – soit le degré de « désordre » nommé *entropie* dans cette discipline – dans un champ particulier appelé plasma qu'a travaillé Villani à la suite de Landau, qui, lui, avait produit le théorème dans les années 1940. Landau avait pu établir que, dans le plasma, les particules s'équilibraient à la suite d'une diminution du champ électrique, mais n'avait pu le montrer que dans une version linéaire du modèle. Villani a pu faire la démonstration du théorème dans un système non linéaire : c'est ce qui lui a valu la médaille Fields.

Son livre *Théorème vivant* est fait du récit de sa vie familiale et professionnelle, des échanges de mails relatifs au théorème avec son collaborateur, où l'on voit d'ailleurs à quel point ce savoir mathématique s'élabore avec un autre, nommé Clément Mouhot, son

2. C. Villani, « La matière noire et l'énergie sombre, je n'y crois pas », *Ciel et Espace*, mars 2013, p. 22-25.

3. C. Villani, *Théorème vivant*, Paris, Grasset, 2012.

4. « Dans le métier de mathématicien subsiste une grande part d'aventure. » *Le Monde*, 22 mars 2013. Je remercie Marie-José Latour de m'avoir signalé la parution de cette interview.

compagnon de travail, agrégé de mathématiques, qui suit le raisonnement de Villani, calcule, recalcule et vérifie, amène d'autres pistes également. On lit aussi dans cet ouvrage des récits de rêves, une galerie de portraits et de courtes biographies de ses illustres prédécesseurs dans la science mathématique, et enfin des pages entières d'équations indéchiffrables pour le commun des mortels. Villani me semble y témoigner, dans la construction d'un savoir qui vise à une transmissibilité parfaite et sans faille, d'un rapport particulier entre l'individu et un autre type de savoir qui opère malgré lui, inconscient, tel le travailleur que Freud avait nommé *der Arbeiter*, et que Lacan évoque à nouveau dans *Télévision* : « Un savoir qui ne pense pas, ni ne calcule, ni ne juge, ce qui ne l'empêche pas de travailler (dans le rêve par exemple). Disons, c'est le travailleur idéal ⁵. »

Le sujet, lui, pense, et même se casse la tête sur la résolution du théorème, ce qu'écrit Villani au cours de ses recherches dans un haïku :

« Et les jours et les nuits
passèrent
en compagnie du Problème ⁶. »

Or, un matin, alors qu'il est en impasse sur un point du problème depuis plusieurs jours, Villani se réveille avec quelque chose de nouveau :

« Que c'est dur de se réveiller. Je me lève à grand-peine, m'assois sur le lit.

Uh ?

Il y a une voix dans ma tête. *Il faut faire passer le second terme de l'autre côté, prendre la transformée de Fourier et inverser dans L2.*

Pas possible ! »

Villani teste l'idée apparue « magiquement » et s'aperçoit que cela fonctionne. Il appelle cela la ligne directe, « quand vous recevez un coup de fil du dieu de la mathématique, et qu'une voix résonne dans votre tête. C'est très rare, il faut l'avouer ! » – cette rareté est plutôt rassurante.

Bien sûr, on peut interroger le statut de cette voix, et du savoir qu'elle énonce. Dans cette séquence-là, la première réaction de Villani

5. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 26.

6. C. Villani, *Théorème vivant*, *op. cit.*, p. 47.

est de douter, de ne pas croire immédiatement à ce qui se dit (même s'il ne semble pas douter que ce soit dit !). Je relève surtout que l'idée qui a surgi est en fait une « simple » réorganisation des termes de l'équation, une autre manière de la poser.

Cet encodage autre des termes du problème permet qu'un savoir nouveau se dégage, et même s'écrive à partir de là. Ce que ne manque pas de faire Villani après le récit de ce moment : il glisse alors dans son livre, pour démontrer ce savoir surgi de lui mais sans lui, dix pages d'équations pour lesquelles il regrette que l'illumination soit, pour le lecteur, noyée dans la technique...

Ce point me semble relever d'un savoir qui opère donc sans le sujet, même s'il n'apparaît pas en prise directe avec *lalangue*. Il y a certes une part qui relève d'un chiffrage autre du problème, d'une réorganisation des données en les déplaçant, les agençant autrement... Cela serait plutôt du côté de l'inconscient-langage et du chiffrage. Mais il y a plus que cette dimension de chiffrage dans cette séquence-là : il y a un savoir comme « processus » qui reste au fond imprenable, qui surgit sans contrôle, tout crûment, et dont il faut ensuite s'atteler à vérifier les implications.

De ce savoir s'extrait quoi ? Des signifiants – représentant un sujet pour un autre signifiant ? Cela ne semble pas le cas dans la solution apparue à Villani. Peut-être sommes-nous plus proches du signe, représentant quelque chose pour quelqu'un qui sait le lire ? Mais si l'on suit les indications difficiles de Lacan dans le passage qui nous occupe ce soir, est-ce un signe du sujet, ou plutôt de la jouissance du sujet chercheur, s'agit-il de signifiants appelés à faire signe ? C'est un problème qui pour moi ne s'est pas résolu par illumination un beau matin !

Un point me paraît assuré, c'est que le corps est impliqué dans ce processus, que ce savoir est en prise avec la jouissance. Villani se heurte, on l'a vu, à des contradictions mathématiques, pour un temps, insolubles. Dans l'avancée vers la résolution, tout son corps est engagé : il marche, s'enferme dans le noir dans la chambre de ses enfants, se met pieds nus sur la moquette, a parfois le visage agité de tics, ce qui impressionne son épouse ! Le problème est vivant, il est une *chose* qui s'agite en lui, qui prend possession de ce chercheur, jusqu'à ce qu'il devienne théorème incarné, non sans apaisement et

satisfaction. *Villani le théorème*, peut-être serait-ce le nom d'une cohabitation d'un sujet et d'un savoir qui l'affecte et le dépasse, et pourtant au cœur de ce qu'il élabore.

Cependant, notre réel n'est pas le réel de la science et, comme le rappelle Lacan, « le truc analytique ne sera pas mathématique ⁷ ». Nous n'avons pas le recours au théorème pour symboliser le réel. Le réel dont nous nous occupons, c'est, selon Lacan qui le déduit de Freud, celui de l'impossible rapport sexuel, impossible à écrire. Que pouvons-nous en savoir qui ne soit pas qu'un trou noir ? Il faut bien en passer par ce qui voile cette absence d'écriture : le fantasme.

Fantasme et trauma

Il était peut-être plus facile de répondre à la question de ce que l'on pouvait savoir du savoir inconscient il y a quelques années ! Quand la théorie de la traversée du fantasme (abordée une seule fois par Lacan dans le séminaire des *Quatre Concepts* ⁸) était d'actualité, beaucoup de témoignages d'AE mettaient en valeur la lente construction du fantasme, sa traversée, l'objet qu'ils avaient été dans leur fantasme et comment ils s'en étaient défaits. Cette conception, que l'on juge aujourd'hui un peu courte pour la fin de la cure, ne serait-ce que parce qu'elle ne s'orienterait que de l'inconscient-langage, n'est quand même pas sans poids clinique. Elle signe en effet un vrai virage dans la cure, ouvrant à la fois à une *désupposition* du savoir de l'analyste qui jusque-là l'incarnait et à un savoir qui me semble « dégonflé », vidé du savoir du fantasme, ouvrant aussi à un savoir en dehors de la préinterprétation du fantasme, un savoir qui ne voile plus l'impossible – mais un savoir qu'il y a de l'impossible –, pas sans la dimension du corps, pas sans l'éprouvé par l'affect (de soulagement, de vide, de deuil après cette passe...).

Le savoir du fantasme n'est pas imprenable ; c'est l'opération analytique même de le prendre, en le vidant de sa jouissance, pour que dans toutes ses variantes l'axiome se construise, et ne demeure qu'une épure, afin que le sujet s'en déprenne. Qu'il n'en reste qu'une

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1973, p. 105.

8. « Comment un sujet qui a traversé le fantasme radical peut-il vivre la pulsion ? » J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 245-246.

structure vide, certes toujours là chez le sujet, mais ayant perdu son pouvoir d'attraction, et même de captation telle la matière noire qui absorbe tout. Avant la traversée, quand le fantasme est encore consistant, toute émergence du savoir sans sujet peut se trouver ramenée au cadre du fantasme, et déboucher le tonneau du sens. Il me semble que ce n'est plus aussi automatique ensuite et laisse place à notre propre surprise devant chaque émergence de ce savoir, chez soi comme chez ceux que nous écoutons. Il reste du savoir imprenable qui excède la dimension fantasmatique, mais dont on ne pourrait finalement appréhender la dimension réelle avant la traversée du fantasme. Et en appréhender la dimension réelle, ce n'est pas forcément la déchiffrer, ni la penser...

Mais toute traversée n'ouvre pas sur un tel rapport au savoir imprenable. Il y a des traversées sauvages, hors cure, liées à une rencontre violente avec le réel, et qui font perdre l'assurance que chacun tire de son fantasme, alors incapable de remplir sa fonction d'écran sur le réel. Cette déchirure du fantasme n'est pas didactique, dans le sens où elle épingle le sujet sous un savoir sans lui permettre de l'exercer : cela peut d'ailleurs être le point de départ d'une cure, plutôt que son point d'arrivée.

Dans le champ de la maladie grave dans lequel j'exerce encore une partie de mon temps, il n'est pas rare que je rencontre des patients ayant effectué cette sorte de traversée sauvage, où par exemple la menace mortelle à laquelle chacun croit de loin se trouve actualisée, et même *réalisée*. Dans la clinique quotidienne de l'effraction traumatique, le sujet est en proie au retour quasi imposé d'un signifiant tout seul, qui ne se met pas en chaîne, ne se refoule pas et écrase sous son poids de jouissance mortelle. Là, c'est comme si le signifiant traumatique, qui souvent n'est pas du sujet, qui lui est même asséné par l'Autre, était appelé à faire signe de lui réellement, faire signe de la menace d'anéantissement à laquelle il est réduit, le corps étant là aussi tout spécialement engagé et éprouvé, notamment dans l'angoisse. La chaîne associative est rompue, le Un ne cesse de surgir, sans faire lien à d'autres. Ce chiffre/signé, surgi sans crier gare, qui s'impose hors fantasme, qui affecte, n'appelle pas au déchiffrement et ne permet pas au sujet d'en dégager un quelconque « savoir y faire ». Ce serait plutôt l'enjeu de la rencontre avec un analyste, qui

pourrait introduire un tout petit peu d'équivoque dans ce qui se présente comme un trop-plein de signification.

Avec le trauma, quand il est porté par un signifiant, comme peut-être avec l'hallucination, il me semble que nous avons de façon quasi expérimentale le « chargement » du signifiant en jouissance, le faisant passer au signe.

Quelques mots, enfin, sur les mots de la fin de la cohabitation du sujet et de *lalangue* qui l'affecte. Oserai-je vous dire ma surprise, dans les épisodes qu'on dit de confusion chez certains patients en phase terminale, pour ces sujets aux prises avec l'*Hilflosigkeit*, la détresse absolue qui fait éprouver l'impuissance, ma surprise de les entendre évoquer leur mère ou toute figure aussi essentielle, dans les termes les plus archaïques, comme on ne dit pas dans notre champ. Il n'est pas toujours possible de savoir si c'est un cri, ou un appel adressé à ce qui fut le premier Autre, ou peut-être même les traces de leur *lalangue*, quand ces mots sont répétés à l'envi, comme une mélodie pour endormir un tant soit peu le corps envahi par la douleur.